

Yaël Hassan

“Suivez-moi-jeune-homme”



CNL
Centre national du livre

casterman
POCHE

www.centrenationaldulivre.fr



“Suivez-moi-jeune-homme”

PRIX NRP
COLLÈGES 2007

aventure

policier

comme
la vie

humour

science-
fiction

épopée &
légende

historique

fantastique

dès 12 ans

www.casterman.com

“Suivez-moi-jeune-homme”¹

1. Ruban de chapeau.

Cet ouvrage a reçu
le Prix NRP Collèges 2007
le Prix Chronos 2009
le Prix Sainte-Beuve des collégiens
du Nord-Pas-de-Calais, 2009
le Prix Gragnotte de la ville de Narbonne, 2009
le Prix My Mots, Collège Rambam-Maïmonide
de Boulogne-Billancourt 2009

casterman

87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-05983-2
N° d'édition : L.10EJDN000775.C002

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

© Casterman 2007 et 2010 pour la présente édition
Achévé d'imprimer en mars 2012, en Espagne.
Dépôt légal : septembre 2010 ; D. 2010/0053/278

Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Yaël Hassan

“Suivez-moi- jeune-homme”



casterman
POCHE

« ... Les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. »

Victor Hugo

PRÉAMBULE

À une époque (pas si lointaine !) où j'ignorais encore que j'écrirais moi-même un jour, je ne ratais aucune de ses émissions à la télévision, que ce soit Apostrophe puis Bouillon de culture, où le « bouillonnant » Bernard Pivot avait le don de me donner l'envie de lire absolument tous les livres qu'il présentait. Bien des mots ont coulé sous les ponts depuis... Bernard Pivot n'est plus à la télé et me voilà devenue l'auteur d'un livre dont il est, à son insu, l'instigateur. Effectivement, Bernard Pivot venait de sortir chez Albin Michel son livre intitulé 100 mots à sauver, où il s'émouvait de la disparition de certains mots de nos dictionnaires. À cette occasion, le magazine Lire avait demandé à des écrivains de donner leur avis sur la démarche de Bernard Pivot et certains avaient accepté d'en adopter un parmi les cent.

« Un mot, un seul ? La belle affaire ! » m'étais-je dit. Porter secours à celui qui m'avait si généreusement offert des heures et des heures de délices littéraires était à mon sens la moindre des reconnaissances. Et ce sont donc les cent mots de M. Pivot que j'ai placés dans mon roman.

À vous de les découvrir, de les apprécier, de les dire, murmurer, susurrer, caresser et, pourquoi pas, d'en adopter quelques-uns au passage !

1

LA CONCIERGE EST DANS L'ESCALIER

« LA CONCIERGE EST DANS L'ESCALIER », indique un panneau scotché au carreau.

Seulement voilà, ce panneau, Christina l'utilise en toutes circonstances, même quand elle n'est pas dans l'escalier.

Ça l'amuse, sans doute.

Sauf que moi, à ce moment précis, je n'ai pas du tout envie de m'amuser !

Je sais qu'il n'est pas en panne, ce maudit ascenseur, car j'ai remarqué un camion de déménagement devant la porte de l'immeuble et c'est sans doute pour ça...

Alors, je m'énerve et je crie :

— Hé, débloquez l'ascenseur, là-haut !

Et comme par magie, l'ascenseur arrive !

— Pas trop tôt !

Alors que je m'apprête à m'y engouffrer, je sens

que l'on me tient la porte. Sans doute Christina. Et je lui lance d'un air bougon sans même me retourner :

— Tu veux te faire pardonner, hein ?

— Me faire pardonner quoi ? grommelle une grosse voix qui n'est pas du tout celle de la concierge.

Surpris, je lève la tête. La main qui me tient la porte est celle d'un vieil homme inconnu.

— Oh, pardon ! Je pensais que c'était la concierge.

— Ah ? Et qu'a-t-elle donc à se faire pardonner, la concierge ?

— De n'être jamais à son poste quand j'en ai besoin !

— Effectivement, c'est impardonnable, jeune homme. Véritable crime de lèse-majesté méritant des sanctions immédiates ! Tu choisirais quoi ?

— Comment ça ?

— Comme punition ?

J'ai appuyé sur le bouton du premier. Lui allait au sixième.

C'est donc le nouveau locataire.

— Alors, insiste-t-il, la punition ?

Heureusement que j'étais arrivé. Pas très net, le type !

— Au revoir, monsieur !

Je n'ai pas demandé mon reste et suis sorti de l'ascenseur.

— Au plaisir, jeune homme ! me lance-t-il en me tenant la porte.

Le soir, à table, nous parlons de l’emménagement.

— Il est complètement barge, le nouveau locataire !

Ce à quoi mon père réagit aussitôt par :

— Voilà un jugement nettement tranché !

— C’est vrai, ça ! renchérit ma mère. Qu’a-t-il fait, ce brave homme, pour le mériter ?

— Je râlais parce que l’ascenseur n’arrivait pas et que Christina, bien entendu, n’était pas là. Quand ce type est arrivé derrière moi et m’a tenu la porte, j’ai cru que c’était elle et j’ai dit quelque chose comme : « Tu veux te faire pardonner, hein ? » Alors, il est rentré dans un gros délire, me demandant quel genre de punition je voudrais infliger à la concierge.

— Mais enfin, Thomas, tu n’as quand même pas pris ça au premier degré ? C’était une boutade, voyons ! s’esclaffe-t-il. Voilà un homme qui a certainement beaucoup d’humour !

— Ton père a raison ! Cet homme n’est pas fou, loin de là ! C’est même quelqu’un d’assez brillant, à ce que j’ai pu comprendre. Il s’appelle M. Pavot, professeur d’université à la retraite doublé d’un chercheur en je ne sais trop quoi. Christina m’a tenu la jambe ce matin pour m’en parler, mais je n’avais pas le temps.

— Moi, je l'aurais pris le temps, pour que Christina me tienne la jambe !

Mon père croit bon de prendre un air choqué.

— Thomas, elle pourrait être ta mère, la concierge !

— Ouais, mais je la trouve plutôt pas mal pour une vieille !

— Une vieille ! s'indigne maman qui démarre au quart de tour. Elle ne doit pas avoir plus de trente ans cette fille ! À quel âge est-on vieux pour toi ?

— Au tien, voyons !

Et je file dans ma chambre à toute vapeur !

2

SCROGNEUGNEU !

En rentrant du collège, le lendemain, j'ai comme l'impression que Christina me guettait.

— Tiens, Thomas, tu ne veux pas monter ce colis à M. Pavot ? J'attends un coup de fil. Tu sais, c'est le nouveau du sixième.

— Non, merci, Christina ! Sans façon !

Elle prend un air tout étonné, arrondissant sa bouche en un O de surprise. Sans doute parce qu'elle a l'habitude que je ne lui refuse rien.

— Mais pourquoi, Thomas ?

— Tu veux que je te le dise ?

J'avais baissé le ton et lui ai fait signe de s'approcher de mon oreille.

J'adore son parfum à la vanille.

— Il ne m'a pas l'air très net, ce type !

— N'importe quoi ! Moi, il m'a paru tout à fait charmant ! Et courtois, avec ça !

Je suis à deux doigts de lui révéler le sort que cet homme charmant lui réserve... mais quand une jolie fille me prend par les sentiments...

— Allez, Thomas ! S'il te plaît. Je ne te demande pas de lui faire la causette.

Elle me dépose un carton sur les genoux et un baiser sur le front.

Allez résister à ça !

Tandis que j'attends l'ascenseur, je sens son regard attristé s'attarder sur mes frêles épaules. Elle fait ça à chaque fois, Christina, c'est plus fort qu'elle. Elle ne peut pas s'empêcher d'avoir pitié de moi. C'est pour ça aussi que je fais le malin avec elle, style le type hyper bien dans ses baskets... neuves.

— Hé, Christina, si t'as envie de me consoler, n'hésite pas !

J'adore son rire !

— T'es un sacré coquin, toi !

Avant, on avait une vieille râleuse en charentaises comme concierge... On a gagné au change.

— Encore toi ! me lance M. Pavot en guise de bonjour. J'espère que tu es venu avec toute une liste de supplices !

Décidément, il a de la suite dans les idées !

— La concierge m'a demandé de vous monter ça.

— La concierge, hein ? Et pourquoi ne l'a-t-elle

pas monté elle-même ? Voilà qu'elle aggrave son cas. Nous serons sans pitié, n'est-ce pas ?

— Elle était occupée. Et puis, elle est gentille, vous savez, la concierge ! Et aux gens gentils, j'aime bien rendre service !

— Serais-tu un preux chevalier ? Un Bon Samaritain ? Un défenseur des opprimés ? Si c'est le cas, tu m'intéresses...

Ce n'est plus une simple impression. Quoi qu'en disent Christina et mes parents, il lui manque une case au pépé !

— Non, c'est juste que je l'aime bien, Christina, moi !

— Je t'accorde qu'elle soit accorte. Mais j'espère qu'elle n'a rien d'une potinière² ! À mon ancienne adresse, nous avons une incorrigible babillarde³, toujours prête à débagouler⁴ sur son prochain !

Là, j'avoue n'avoir saisi qu'un mot sur deux.

— Entre ! fait-il.

— Non, merci ! Je suis juste venu vous déposer votre colis.

— Alors, merci à toi ! Et au plaisir de te revoir !

Il me prend le paquet des mains et referme la porte.

2. Commère.

3. Bavarde.

4. Vomir.

Mais je n'ai pas encore fait demi-tour que j'entends un bruit de chute accompagné d'un mot qui ressemble à :

— Scrogneugneu⁵ !

— Eh, ça va monsieur ? m'inquiété-je en tambourinant à sa porte qu'il ne tarde pas à rouvrir.

— Ça va, ça va ! J'ai trébuché ! Cet appartement a tout du lupanar⁶ ! Ah, que je hais ces déménagements ! Voilà que je boitille ! Il ne me manquait plus que ça ! Avec tout ce fatras...

— Ouais, je ne veux pas vous décourager, mais vous avez un sacré boulot pour ranger tout ça !

— Effectivement... Je ne sais pas par quoi commencer. Eh, mais dis donc ? T'es en vacances, là, non ? Et puis, j'ai cru comprendre que tu as l'âme d'un preux chevalier...

— Euh...

— Alors, je t'embauche !

— Vous m'embauchez ! Là, tout de suite ? Et pour quoi faire ?

— Pour m'aider à ranger, pardi ! Mais pas tout de suite, nous voilà déjà à la brune⁷ !

Est-ce qu'il serait aussi aveugle, ce type ?

— Mais monsieur, comment voulez-vous que...

5. Sacré nom de Dieu !

6. Maison close, bordel.

7. À la tombée de la nuit.

— Moi j'ai du mal à me baisser, et toi à te lever. À nous deux, on fera la paire ! Tu me passeras les bouquins et moi je les placerai. Marché conclu ?

Oh là ! Attention au traquenard ! Il me prend pour son larbin ou quoi ? Attends, coco, j'ai autre chose à faire de mes vacances, moi !

Mais visiblement, il a déjà tout décidé tout seul, comme un grand !

— Demain, ça te va ?

— Mais demain c'est samedi, monsieur !

— Et alors, t'es aux trente-cinq heures ?

— Non...

— En ce qui me concerne, je suis levé dès potron-minet⁸ ! Je ne pense pas qu'il en soit de même pour toi. Alors tu n'auras qu'à toquer⁹ à ma porte, disons aux alentours de dix heures !

Je n'ai pas le temps de dire ouf qu'il referme sa porte !

Prof à la retraite, celui-là ? Général, oui !

En redescendant, je me demande comment et pourquoi j'ai accepté... Enfin, non, je n'ai pas accepté, puisque je n'ai rien dit. Mais c'est tout comme, puisque le résultat est le même !

C'est ce que j'essaie d'expliquer à mes parents.

8. Au petit matin.

9. Frapper discrètement.

— Qui ne dit mot consent ! me lance ma mère. Il t'attend demain, alors tu iras !

— Mais, maman, il m'a mis devant le fait accompli ! En plus, il est complètement dingue, je t'assure ! Et vous allez rire, mais je ne pige pas la moitié des mots quand il cause !

— Oh, écoute, Thomas ! Je ne pense pas que cet homme soit dangereux, honnêtement ! Tout au plus un original ! Et puis, ça t'occupera !

C'est bon de se sentir soutenu... Comme si je n'avais rien d'autre à faire, moi !

— OK, c'est d'accord ! Mais s'il s' imagine que je vais renoncer à ma grasse mat' pour lui, il se trompe grave, le père Pavot !

— Tu râles pour la forme. Te connaissant, tu seras à l'heure, car tu ne supportes pas d'être pris en défaut sur quoi que ce soit. Même quand tu veux jouer aux méchants, tu n'es pas crédible !

Et maman en profite pour glisser :

— Quand je pense que tu vas l'aider à ranger, alors que je ne sais plus sur quel ton te prier de mettre un minimum d'ordre dans ta chambre !

— Mais maman, je ne peux pas, tu sais bien !

— Oh, l'hypocrite ! Tu es parfaitement capable de ramasser tes vêtements et de placer ce qui est à ta hauteur, Thomas !

3

VIENDRA-T-Y, VIENDRA-T-Y PAS ?

À neuf heures du mat', quand on est en vacances et que le téléphone sonne, on l'a plutôt mauvaise !

Sauf quand celle qui a le toupet de vous réveiller s'appelle Mia et qu'elle est votre meilleure amie.

Hé, on se calme ! J'ai dit ma *meilleure* amie, pas ma *petite* amie ! Nuance !

Enfin, là, je l'ai quand même mauvaise car, quand votre meilleure amie vous appelle à neuf heures du mat' – alors que vous êtes en vacances et que vous pioncez profondément – pour vous dire qu'elle part s'éclater avec une bande de potes sur les pistes de ski, forcément que ça ne vous fait pas plaisir du tout !

Et le fait qu'elle ajoute :

– Je penserai très fort à toi en dévalant les pentes, mon Toto !

(Eh ben oui, elle m'appelle son Toto. Il n'y a qu'elle qui a le droit !)

Ce n'est pas non plus ce qui va vous consoler !

Il faut pourtant que je la joue cool.

— Je penserai à toi, moi aussi. Enfin, si j'ai le temps, car j'ai un programme plutôt chargé...

— Ah bon ? s'étonne-t-elle.

Puis, j'entends une voix de garçon qui lui dit :

— Allez, Mia, grouille ! Je t'ai gardé une place à côté de moi !

— Faut que je te laisse, Thomas.

— Ouais, c'est ça, laisse-moi. Moi aussi, faut que j'y aille.

Et je raccroche, les tripes nouées.

Du coup, impossible de me rendormir.

Je me lève. Je traîne un peu, puis décide de monter chez le vieux. Après tout, autant me débarrasser au plus vite de la corvée.

Quand je sonne à sa porte, il n'est pas encore dix heures.

— Entre ! C'est ouvert.

Entre ! Il en a de bonnes, lui ! Faudrait d'abord pouvoir me frayer un passage. Des cartons, il y en a partout ! Tellement même que c'est à croire qu'ils ont fait des petits pendant la nuit !

Quant à Pavot, je le trouve perché sur la dernière

marche d'un escabeau, vêtu d'une sorte de longue blouse grise, un livre à la main, un chiffon à poussière dans l'autre.

— Eh, mais faites gaffe ! C'est dangereux ! Vous pouvez tomber ! ne puis-je m'empêcher de m'exclamer. Vous voulez mourir ou quoi ?

— Dangereux, dangereux... N'exagérons rien ! J'ai beau être légèrement bancroche¹⁰, je me sens assez bien en altitude, tout proche des hautes sphères de la pensée !

Quand je vous disais qu'il n'est pas net...

— Cela dit, je suis satisfait de ta venue. J'avais des doutes. Je me demandais viendra-t-y¹¹, viendra-t-y pas ?

— Je commence par quoi ? je bougonne entre mes dents. Il y en a des tonnes de bouquins ! On n'aura jamais fini !

— Te voilà très enthousiaste, mon garçon ! Que veux-tu ? Si certains aiment à s'entourer de brimborions¹², chez moi ce sont les bouquins qui occupent l'espace.

Je regarde autour de moi... Effectivement, il y en a partout ! De la folie !

10. Bancal.

11. Y : il.

12. Babioules.

— Et toi, aimes-tu les livres ? me demande-t-il, me tirant de mes pensées profondes.

— Ça dépend... Je n'en achète pas beaucoup, mais j'aime bien aller dans les grandes librairies pour en feuilleter...

— Cela s'appelle de la badauderie¹³ littéraire... Je m'y livre aussi quelquefois, ah ah !

Je ne vois pas ce qu'il y a de marrant et reste de marbre.

— Je m'y livre... Drôle, non ? Rien de pire qu'un bon mot qui tombe à plat ! Mais tu n'es pas d'humeur, à ce que je vois... Au boulot ! J'ai pensé que nous pourrions procéder ainsi : toi, tu sors les livres des cartons, et moi, je place iceux¹⁴ sur les rayons. Ton aide m'évitera d'avoir à monter et descendre sans cesse. Autant d'économisé en gesticulations et fatigue. Ça te va ?

— Ça roule !

Nous ne chômons pas et je ne sens bientôt plus mes bras.

— Ne sont-ce pas là les douze coups de midi que j'ois sonner ? s'exclame-t-il soudain. Il est donc l'heure de me sustenter, jeune homme. Et si le cœur t'en dit, je t'invite à partager ma maigre pitance !

13. Flânerie.

14. Ceux-ci.

La prochaine fois, je lui demanderai de mettre les sous-titres !

Il descend de son perchoir.

— Sans barguigner¹⁵, on est tout de même mieux sur le plancher des vaches ! Suis-moi, jeune homme !

Il se dirige vers la cuisine. Ça fait tilt ! Pavot m'invite à déjeuner avec lui.

Il sort de son frigidaire une plaquette de beurre et une assiette de charcuterie.

— Je te préviens, c'est sans fla-fla¹⁶ ! Il n'y a pas là de quoi faire ribote¹⁷, juste un casse-croûte ! Ça t'ira ?

— Ça me va ! J'ai les crocs.

Mais la question suivante me va moins bien :

— Ton fauteuil, c'est un accident ?

Gonflé, quand même, le papy ! D'habitude, les gens n'osent pas franchement me demander ce qui m'est arrivé. Ça les gêne. Ce qui n'est visiblement pas son cas à lui !

Je réponds du bout des lèvres :

— Un accident de scooter.

— Tu faisais le malin ?

15. Hésiter.

16. Chichi.

17. Excès de table, bombance.

— Même pas ! Aucun tort. Un crétin en voiture a grillé un stop, m'a renversé et puis s'est barré. Lui, on ne l'a jamais retrouvé, et moi, c'est l'usage de mes jambes que j'ai perdu.

Il se tait et hoche la tête en me regardant droit dans les yeux.

J'avoue que j'apprécie parce que d'habitude, à ce moment-là, les gens détournent systématiquement leur regard.

— Dis-m'en plus !

Je n'aime pas raconter mon histoire, car je déteste qu'on me prenne en pitié !

JE DÉTESTE !

— Allez, raconte, fiston !

Avec lui, allez savoir pourquoi, c'est pas pareil !

— Ça m'a pris du temps à réaliser ce qui m'arrivait. Les médecins, au début, ils n'osent pas franchement vous avouer ce qui vous attend. Ils la jouent optimistes : tout ira bien, mon vieux, t'inquiète pas, remets-toi déjà le moral en place, le reste suivra... et blablabla et blablabla. Moi, je n'avais même pas imaginé que ce soit possible. En fait, quand le médecin m'a annoncé que je ne retrouverais pas l'usage de mes jambes, j'ai d'abord rigolé. Je croyais qu'il me faisait une blague. Mais à voir la tête de mes parents, j'ai compris qu'il était tout ce qu'il y a de plus sérieux ! Je ne vous dis pas comme j'ai chialé.

C'était l'horreur. Je ne voulais plus voir personne. J'avais honte ! C'est idiot, je sais. Ce n'était pas ma faute à moi, ce qui m'arrivait. Mais c'était comme ça, j'avais honte de me montrer dans un fauteuil. Après l'hosto, il a fallu que j'aille dans un centre de rééducation. En arrivant, j'ai tout de suite compris que j'avais eu une sacrée chance, car la plupart des mecs qui se trouvaient là étaient tétraplégiques, cloués pour toujours dans leur fauteuil, paralysés du cou aux orteils ! Alors, oui, on peut dire que dans mon malheur, j'ai de la chance quand même ! Le kiné qui s'occupait de moi m'a obligé à regarder les choses en face, à les accepter telles quelles, le principal étant que je sois en vie. C'est grâce à lui que je suis remonté à la surface peu à peu...

— Moi, c'est Bertrand ! me coupe-t-il net, soudain, en me tendant la main. Ravi de te connaître !

— Et moi, Thomas !